

Olivier Soula



LE MONDE QUI VA

**QUELLE PROSPECTIVE
POUR LE XXIE SIÈCLE ?**

MAI 2022



Olivier Soula

Diplômé en philosophie et en intelligence économique, Olivier Soula est aujourd'hui fonctionnaire d'État après avoir été notamment chargé de veille prospective dans une collectivité territoriale.

Ses écrits constituent des réflexions libres et personnelles qui n'engagent d'aucune manière l'administration où il travaille.



LE MONDE QUI VA : QUELLE PROSPECTIVE POUR LE XXI^E SIÈCLE ?

Olivier SOULA

Résumé

La tradition française de la prospective a voulu dès le départ lier une capacité à se projeter dans le temps avec l'action. Confrontée aux rythmes rapides des transformations et des crises au XXI^e siècle, son ambition doit être réinterrogée à la lumière de l'urgence présente qui produit un monde qui va qui ne se confond que difficilement avec l'image d'un monde qui vient, le monde à venir. Cet article voudrait poser les bases d'une réflexion sur cette nouvelle orientation de la prospective qui avait déjà été anticipée dans un rapport du Conseil économique et social en 1998 sous l'appellation « prospective du présent » et qui demeure plus-que-jamais actuelle.

Mots-clefs

Prospective, analyse, stratégie, vingt-et-unième siècle.

Abstract

The french tradition of foresight wants from the start to embed seeing far over the time and acting. Face to fast rythms of transformations and crisis in 21st century, its ambition must to be reviewed in light of current emergency which makes a happening world that consists hardly to the picture of a becoming world, the future world. This article wishes to lay the foundation of a reflexion into this new perspective of foresight which have had early anticipate in a report of Conseil économique et social in 1998 under the name of « prospective du présent » (foresight of present) and which is current more than ever.

Keywords

Foresight, Analysis, Strategy, Twenty-first century,

Les historiens ont pris l'habitude de découper dans la continuité du temps humain des époques en mettant en avant certains faits marquants comme l'invention de l'écriture, la chute de l'Empire romain, ou la Révolution française. Chaque époque se caractérise ainsi par certains éléments structurants (le « monde post-Covid-19 »?). Mais ces éléments sont eux-mêmes pris dans un devenir historique, de sorte que chaque époque a non seulement un *temps* mais aussi un *rythme*. Or, si nous essayons de caractériser notre siècle, il semble que son rythme ait dépassé son temps. Les faits marquants du XXI^e siècle arrivent en effet chaque dizaine d'années, voire chaque année, et bientôt peut-être chaque jour. Les attentats du 11 septembre 2001, l'arrivée des réseaux sociaux Facebook et Twitter en 2006, la crise économique de 2007 dite « Grande Récession », et qui s'étend elle-même jusqu'en 2012 avec plusieurs épisodes, etc. Ce n'est pas qu'une impression : le rythme de notre XXI^e siècle est bien d'une formidable rapidité, si bien qu'il semble échapper à toute caractérisation en termes de « temps ». La crise récente de la pandémie du Covid-19 confirme encore cette impression d'accélération (crise sanitaire, crise économique, crise sociale, etc.). Il nous faut donc conclure que le XXI^e siècle n'est pas le temps des réseaux sociaux ou des machines intelligentes, ni le temps du monde multipolaire, ou de l'affirmation de la Chine et de l'Inde en tant que grandes puissances ; *il est le temps de l'absence de temps*, au sens où ce qui caractériserait au mieux notre siècle est la rapidité de ses événements.

Dans ce contexte, alors que le Décret n°2020-1101 du 1^{er} septembre 2020 institue en France le retour d'un Haut Commissaire au Plan dans le prolongement de l'organe d'analyse France Stratégie, placée auprès du Premier ministre, il peut être intéressant de réfléchir à ce que pourrait être une réflexion prospective au XXI^e siècle.

L'immédiateté de l'histoire et la crise de l'attitude prospective

Le théoricien français de la prospective Gaston Berger avait mis en évidence « l'accélération de l'histoire » dans les années 1950. Or, avec ce début de XXI^e siècle, il semble que nous entrons dans une phase encore plus aiguë pour notre organisation sociale et la possibilité de notre action collective ; une phase caractérisée non plus par une accélération, mais par une *immédiateté* de l'histoire. Le moment que nous vivons s'apparente ainsi à celui d'un *présent historique* où l'action que nous préparons n'a aucune chance de se passer dans un monde que nous avons imaginé, et qui la rend d'emblée obsolète.

L'immédiateté de l'histoire signifie que le XXI^e siècle annonce *un monde qui va*, et non plus un monde qui vient. Dans ce monde, l'homme n'est plus, et il ne peut plus, être le maître des événements. Notre siècle produit cette situation étrange où l'action humaine semble se préparer sans avoir les moyens de s'exercer. Dès lors, la possibilité de planifier, de préparer et d'agir deviennent particulièrement difficiles : rien ne semble avoir prise sur le monde. C'est ainsi que le cours de l'histoire humaine se trouve bouleversé par un monde qui paraît échapper à tout contrôle ; l'action humaine devenant presque impossible car coupée d'un lieu fixe où elle pourrait se déployer.

D'une certaine manière « l'attitude prospective » de Gaston Berger n'a plus d'objet d'étude, ou plutôt, a un objet d'étude qui se dérobe sous ses doigts. Les analyses du philosophe avait pourtant pris en compte cette dimension de fuite du présent en considérant que « le devenir est en avance sur nos idées » et qu'il nous faut donc « renoncer à un idéal de tranquillité et [...] reconnaître que l'accélération est la loi normale des transformations, dans le domaine des choses humaines¹ ». Malgré tout, Berger n'était pas allé jusqu'à mettre en question la possibilité même de l'action puisque la réflexion prospective – prospective étant

1 Berger, 1957.

pour lui un adjectif avant d'être un substantif – avait précisément pour but de préparer l'action, étant entendu que « la prospective ne prétend pas nous donner le moyen de supprimer tous les risques et de donner à nos actions une structure parfaitement rationnelle [...]. L'esprit prospectif n'est en aucune manière celui d'une planification universelle et inflexible : il ne prédétermine pas, il éclaire² ». Mais cet éclairage apparaît déjà en quelque sorte trop ambitieux pour un XXI^e siècle impénétrable à toute lumière.

L'attitude prospective de Gaston Berger ouvrait des possibilités d'action en considérant que le temps est ouvert et que l'avenir sera ce que nous en ferons. Or, confrontés à la question « que pouvons-nous faire de notre XXI^e siècle ? », force est de constater que les possibilités d'action sont loin d'être évidentes. L'enjeu aujourd'hui n'est plus seulement de *faire l'avenir* par nos actions, mais de *faire* tout court, dans un présent qui se refuse à porter notre empreinte.

L'orientation vers une analyse du présent

L'immédiateté de l'histoire a pour conséquence que la réflexion prospective doit changer d'orientation. D'un éclairage du futur, elle doit muter vers une *analyse du présent*. Il faut ainsi concevoir une prospective qui fait l'analyse de ce qui est, et non plus la projection de ce qui sera (ou pourrait être). En somme, aussi étrange que peut paraître cette expression : une *prospective du présent*.

Cette expression a déjà été utilisée en France dans un Avis du Conseil économique et social du 8 juillet 1998 dont le rapport est intitulé « Prospective, débat, décision publique ». Le rapporteur était l'ancien Président Directeur Général de la RATP et ancien Président du Groupe La Poste Jean-Paul Bailly. Ce rapport propose : « par une *prospective du présent*, on identifie ce qui peut se lire dans les fonctionnements d'aujourd'hui et qui déjà ressortit au futur³ ». Et il précise : « dans l'approche la plus traditionnelle, la prospective consiste à porter le regard sur l'avenir. Mais aujourd'hui il faut aussi porter l'accent sur une prospective du présent, non plus un phare, mais l'identification et l'expérimentation de nouvelles configurations⁴ ». C'est que, interroge le rapport, « étant donné la croissance en incertitude et complexité, peut-être faut-il mettre en place les moyens d'une prospective du présent, de la réactivité, de l'évaluation en temps réel et de critères d'évaluation⁵ ».

Il s'agit donc d'adopter une nouvelle attitude vis-à-vis du monde que nous vivons, en le considérant non pas comme un « fait » qui se tiendrait face à nous, et qui nous resterait à expliquer, mais comme un cours dans lequel nous sommes plongés, et qu'il nous faudrait en quelque sorte « sentir » pour être en mesure de l'orienter. Le philosophe français Henri Bergson, discuté par Gaston Berger, proposait déjà une telle conversion d'attitude avec une conception originale du temps comme « durée » définie comme : « le progrès continu du passé qui ronge l'avenir et qui gonfle en avançant⁶ » ; non pas donc un instant figé, mais un mouvement changeant qui porte en lui : « invention, création de formes, élaboration continue de l'absolument nouveau⁷ ».

Afin de dessiner une méthode prospective pour le XXI^e siècle, il nous faudrait donc être capable d'analyser notre présent. Dans son ouvrage *L'archéologie du savoir*, Michel Foucault posait le problème de description du présent en ces termes : comment accéder à

2 Berger, 1958.

3 Conseil économique et social, 1998, 12.

4 Conseil économique et social, 1998, 29.

5 Conseil économique et social, 1998, 114.

6 Bergson, 1941, 6.

7 Bergson, 1941, 11.

notre actualité alors que nous ne pouvons réaliser que l'analyse d'époques déjà passées ? La solution de Foucault est de considérer une « région privilégiée » : « à la fois proche de nous, écrit-il, mais différente de notre actualité, c'est la bordure du temps qui entoure notre présent, qui le surplombe et qui l'indique dans son altérité ; c'est ce qui, hors de nous, nous délimite »⁸. La prospective du présent devrait donc, étrangement, s'intéresser à certaines régions du passé et non à des hypothèses futures pour produire une analyse utile. Seulement, afin de ne pas confondre une telle analyse avec une simple description historique, il s'agira de mettre en lumière des événements qui ont encore un développement aujourd'hui, des événements nés dans un passé récent et qui se prolongent dans le présent.

La problématique visant à construire une « prospective du présent » peut donc se préciser : il s'agira de nous intéresser, non pas au présent en tant que tel, et qui nous échappe par définition, mais aux événements qui le bordent et qui tracent la limite avec notre actualité. On peut penser par exemple aux phénomènes de globalisation, du numérique ou du changement climatique.

Trois bouleversements au XXIe siècle : Globalisation, numérique, changement climatique

Comme nous l'avons indiqué, le XXIe siècle semble être le temps de l'absence de temps, c'est-à-dire qu'il ne se caractérise pas par des « faits » mais seulement par des « effets ». Ces effets sont des mouvements en cours qui ont commencé auparavant et qui s'accroissent jusqu'à constituer une certaine immédiateté présente.

Nous pouvons en retenir trois principaux qui sont en général reconnus comme tels : la *globalisation* (l'interdépendance des économies au niveau mondial) ; le *numérique* (l'essor de l'informatique, d'Internet et des écrans) ; le *changement climatique* (les conséquences du réchauffement du climat au niveau mondial dû aux activités humaines). Nous exprimons ici non pas les faits marquants de notre époque, mais les mouvements après lesquels notre époque semble courir. Qui peut en effet déterminer l'origine ou la destination de la globalisation, du numérique ou du changement climatique ? Ces bouleversements sont des *effets* en ce sens que leur apparition ne suffit pas à les faire exister pleinement ; leur marche se poursuit à un rythme de plus en plus rapide, tendant même à l'immédiateté de leurs conséquences sur nos vies. Et s'ils sont à présent incontournables c'est parce que ce sont des événements que l'on peut qualifier d'« anthropologiques », c'est-à-dire qu'ils ont des conséquences dans toutes les sphères des sociétés humaines : l'organisation du travail, la consommation des ressources, la production de richesse, les moyens de communication.

La globalisation, le numérique et le changement climatique ne sont pas des transformations nouvelles, mais elles trouvent en ces premières décennies du XXIe siècle une expression et un déploiement sans précédent. Il est donc devenu nécessaire, non pas de les explorer dans un futur probable, mais de les penser dans un présent qui nous échappe. C'est pourquoi ce sont ces trois objets qui pourraient intéresser en premier lieu une analyse du présent.

Il reste toutefois la question des espaces possibles de l'action. Car en effet, une analyse du présent ne servirait à rien si, de fait, l'action se révélait absolument impossible. Il faut donc mettre au jour les voies permettant de « sauver » l'action afin qu'elle puisse malgré tout « orienter » les événements à défaut d'en être la cause.

8 Foucault, 1969, 179.

L'accident et la possibilité de l'action

L'empêchement de l'action ne signifie pas sa disparition. Face à son obstruction, il faut pouvoir continuer à penser l'action possible. Il en va en effet de notre condition humaine qui, malgré les obstacles, continue à croire à son action, tel *Œdipe à Colone* prenant la responsabilité de ses actes pourtant décidés par les dieux. L'interrogation qui doit nous guider est alors : comment, à partir de sa possibilité, et confrontée à un monde qui lui barre la route, l'action peut-elle (à nouveau) se frayer un passage dans le monde ? Pour cela, elle doit changer de perspective et accepter l'idée de l'imprévu, de l'accident, ou de l'échec. Au XXI^e siècle, la seule action qui vaut est celle capable d'évoluer au cours de son effectuation, de s'adapter, de réagir ; au XXI^e siècle, toute action est déjà une ré-action. Il faut en quelque sorte considérer non pas l'action en tant que résultat mais en tant que processus : *l'action en train de se faire*.

Dans le domaine de l'art contemporain, il existe un exemple de ce type d'action en train de se faire ou d'« action-réaction ». Il s'agit de l'expérience du peintre français Pierre Soulages. Le peintre de l'« outre-noir » – un noir capable de refléter la lumière grâce à un travail de lissage sur sa matière – a en effet découvert sa technique en 1979 non pas par un choix d'action délibéré mais *par accident*. Or, à partir de cet accident, il va orienter et travailler l'événement pour se le réapproprier. Ainsi, en présence d'un événement subi, le peintre Soulages trouve un support pour son action. Henri Darasse, dans son ouvrage *Soulages, la peinture. Poétique de l'accident*, parle à ce propos d'une « conscience d'effet » qui va consister « à apercevoir l'effet, à l'orienter dans le travail et le prolonger dans l'imagination⁹ ». On peut déduire de cette idée une méthode : agir dans un monde dont on ne peut plus être la cause des événements peut consister à se saisir des effets les plus intéressants que l'on constate, et à se les approprier pour les orienter. Cela suppose, non pas de construire des *hypothèses* sur les effets à venir, mais d'*analyser* les effets en cours pour être capable de les utiliser.

Cette notion d'accident, pris avec Soulages dans son aspect positif ou constructif, possède toutefois un versant plus négatif : celui de catastrophes à éviter ou à préparer. C'est en ce sens que l'urbaniste Paul Virilio proposait un « musée de l'accident » présentant « *l'exploration du temps à venir*, ce « temps » qui est l'espace de demain, l'espace-vitesse de ce qui survient inopinément, à la machine, aux hommes, à la société même, à travers les retombées économiques et politiques d'échecs retentissants¹⁰ ». Ainsi, par exemple, à propos de l'accident de la navette spatiale *Challenger* en 1986, Virilio déclare : « l'accident, ce n'était pas tant que la navette explose en vol, mais bien qu'elle quitte le sol !¹¹ ». Toute évolution (en particulier pour Virilio technique ou technologique) fait naître une potentielle catastrophe. C'est le risque du « progrès », ou pour mieux dire, la neutralité des événements qui portent en eux le meilleur *et* le pire. Cette attitude, transposée à une analyse du présent, pourra consister à prendre en compte non seulement la manière d'orienter le cours des événements, mais aussi les conséquences éventuellement néfastes contenues potentiellement dans chaque événement identifié.

Le but d'une analyse du présent, et qui rendra en cela l'action possible, est donc d'analyser les effets en cours (accidents), non pour comprendre comment agir sur eux directement mais pour comprendre comment *les orienter*. Cette idée de ne pas préempter le cours des choses et de profiter de l'effet pour agir face à un monde en transition renvoie à un cadre de pensée qui ne nous est pas habituel. C'est celui de la pensée chinoise qu'a analysée par exemple François Jullien dans *Traité de l'efficacité* : « *Agir sans agir* : je n'agis pas (en

9 Darasse, 2014, 62.

10 Virilio, 1996, 114.

11 Virilio, 1996, 112.

fonction d'un plan arrêté, de façon ponctuelle, en forçant les choses), mais pourtant je ne suis pas, non plus, non agissant – je ne demeure pas inactif – puisque j'accompagne le réel durant tout son déroulement [...] »¹². Cet objectif « d'orientation » ou d' « accompagnement du réel » peut sembler « faible » en regard de l'action toute-puissante que l'on s'imagine parfois posséder. Mais c'est un état de fait que le monde d'aujourd'hui ne laisse pas se dérouler des plans d'actions préparés à l'avance. L'idée de poursuivre un projet d'orientation des événements ne signifie donc pas que nous aurions décidé une certaine marche à suivre « faible » au détriment d'une véritable « action stratégique ». Cela signifie simplement que toute action, pour se dérouler au XXI^e siècle, devra composer avec des événements qui progresseront plus vite que son effectuation. Il faudra donc se mettre en capacité d'adaptation permanente en reconnaissant que l'imprévu est désormais la règle.

Remarquons qu'une analyse du présent telle que définie s'abstiendra de rechercher la cause de cet état d'immédiateté des événements. Elle ne cherchera pas à résoudre cette situation mais à l'utiliser telle qu'elle se présente. Il ne s'agira donc pas d'encourager ce que le chercheur Philippe Baumard appelle le « vide stratégique¹³ » et qui consiste à multiplier les ajustements et les réactions que l'auteur nomme « somatiques » au détriment d'une interrogation plus profonde sur notre « dessein » mettant en jeu la transformation de notre « réel ». Au contraire, l'un des enjeux d'une analyse du présent pourra être de faire émerger modestement les premiers éléments d'un retour des décisions stratégiques qui, selon Baumard, ont disparu durant le XX^e siècle, en particulier pendant la période de la Guerre Froide, et dont les vides se répandraient dangereusement dans les esprits jusqu'à aujourd'hui. Le projet d'une analyse du présent se retrouve ainsi dans l'appel de Baumard à « définir le réel » mais reste au seuil du dilemme selon lequel : « il est difficile de déterminer si c'est le caractère irrégulier des menaces qui s'est généralisé pendant le second XX^e siècle [...] ou si c'est au contraire la routine des réponses tactiques qui a créé le monde tel qu'il est¹⁴ ». Sans trancher sur ces possibilités, il faut partir du constat selon lequel le monde immédiat du XXI^e siècle est un monde d'accidents qui nous revient de comprendre (et d'accompagner) pour ne pas en faire des catastrophes.

Que faire de nos accidents ?

Globalisation, numérique, et changement climatique posent plusieurs problèmes à notre organisation collective comme par exemple : la concentration métropolitaine des richesses, l'automatisation croissante des travaux humains, l'augmentation des risques climatiques ; telles sont quelques uns des grands défis que les hommes du XXI^e siècle ont à affronter.

Pour ce qui est du premier de ces défis, une note de France Stratégie¹⁵ s'intéressant à la question de la fracture territoriale pour le cas français indique que « sur la période 2006-2013, les créations d'emploi se concentrent sur les aires urbaines de plus de 500 000 habitants » alors que « les villes moyennes, les petites villes et les communes isolées [...] subissent quant à elles des pertes sur la même période ». Ce phénomène de métropolisation que l'on peut définir comme la concentration des emplois et des compétences dans les métropoles n'est pas propre à la France. La sociologue Saskia Sassen montre que c'est un phénomène général lié à celui de globalisation : « la dispersion spatiale massive des activités économiques aux niveaux métropolitain, national et global que nous associons à la

12 Jullien, 1996, 144.

13 Baumard, 2012.

14 Baumard, 2012, 183.

15 France Stratégie, 2017.

globalisation a en fait donné naissance à de nouvelles formes de centralisation territoriale de l'élite du management et des opérations de contrôle¹⁶ ». C'est que, explique Saskia Sassen, la globalisation n'a pas seulement enchevêtré les économies, elle a produit un régime de valeur nouveau, en surcotant les services spécialisés comme la finance ou plus largement les services aux entreprises, et en reléguant à un niveau social moindre la production à faible valeur ajoutée, essentiellement la fabrication industrielle. C'est aussi ce nouvel ordre de valeur dont témoigne la nouvelle organisation des territoires : les centres d'investissements et d'échange mondiaux situés dans les métropoles tendent à supplanter les centres industriels et les villes portuaires situés en périphérie autrefois importants.

L'impact du numérique sur l'emploi, qui n'est d'ailleurs pas sans rapport avec la métropolisation étant donné la concentration des compétences d'ingénierie informatique dans ces zones¹⁷, présente un paysage contrasté mais qui pose de manière prégnante des questions en termes de transformations des emplois et de formations. Il s'agit en effet d'accompagner les montées en compétence pour certains métiers potentiellement remplaçables par des technologies numériques. Une note de France Stratégie estime à 15 % la part de ces métiers en France (3,4 millions de personnes)¹⁸.

Enfin, le dernier rapport du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC) nous apprend que le climat mondial s'est réchauffé de 0,85°C de l'ère préindustrielle à aujourd'hui avec un « décollage » depuis les années 1980. Et si, sur le temps long, on peut reconstituer sur Terre des variations de températures importantes, alternant des périodes froides et des périodes plus chaudes, on constate depuis 1850 une tendance univoque au réchauffement, et qui s'accélère de manière inédite dans l'histoire du globe. C'est que, en plus des variations naturelles du globe, s'est ajoutée une influence des activités humaines sur le climat, influence qui est aujourd'hui bien reconnue par les scientifiques si on s'appuie sur l'analyse des différents facteurs responsables des déséquilibres énergétiques de la Terre¹⁹.

Autant d'accidents d'un monde qui va et dont les hommes semblent exclus. Mais c'est précisément face aux changements rapides et inattendus que les hommes ont montré leurs ressources. À la courte échelle de l'aventure humaine, que l'on remonte à l'apparition du genre *Homo*, à celle de *Homo Sapiens*, ou bien à l'aube des premières civilisations, on peut penser que les hommes ont déjà dû être confrontés à pareilles situations. Ainsi, avec la disparition du mythe d'un monde maîtrisable dont on pouvait prévoir ce qui vient, le monde du XXIe siècle semble plus proche de l'environnement primaire des hommes que de celui par exemple d'avant 1914 décrit par Keynes où un habitant de Londres pouvait profiter des facilités de la première mondialisation en observant la situation du monde comme quelque chose de « normal, fixe et permanent », et regarder « toute infraction qui y était faite comme folle, scandaleuse et susceptible d'être évitée²⁰ ». On peut d'ailleurs espérer que la reconnaissance de cette imprévisibilité croissante au XXIe siècle saura rendre les hommes plus vigilants qu'ils ne l'ont été au siècle dernier.

Ces situations imprévisibles dont nous sommes coutumiers au XXIe siècle ont été, depuis les années 1970, l'objet d'un genre particulier de films du cinéma hollywoodien : les films dits « catastrophes » (*disaster movie*). Certes le genre n'a pas toujours été exploité de la manière la plus fine et la plus intéressante, mais des *masterpieces* *The Poseidon Adventure* (1972) (*L'aventure du Poséidon*) et *The Towering Inferno* (1974) (*La tour infernale*), au plus récent *The Day After Tomorrow* (2004) (*Le Jour d'après*), certains de ces films offrent des réflexions remarquables sur la manière dont les hommes s'organisent face à des situations

16 Sassen, 2009, 114.

17 France Stratégie, 2017.

18 France Stratégie, 2016.

19 GIEC, 2014, 49.

20 Keynes, 1919, 13.

inattendues. Que l'on pense par exemple au groupe de survivants de *The Poseidon Adventure* mené par un prêtre atypique, et qui, dans un paquebot retourné, doit faire des choix pour monter vers ce qui était auparavant la partie basse du navire. Le monde sans dessus-dessous auquel ils sont confrontés les force à revoir toutes leurs certitudes, tous leurs repères, pour suivre une voie dont ils ignorent tout mais qui représente pour eux la seule possibilité d'action. Les hommes veulent agir, ils sont tournés originellement vers l'action ; ils ne se contentent pas de la position de spectateurs face aux événements, même quand ceux-ci semblent insurmontables. Ainsi, le responsable de la gestion des urgences dans *Volcano* (1997) incarné par Tommy Lee Jones choisit de faire face au volcan qui s'est réveillé dans le sous-sol de Los Angeles en élaborant un plan pour contenir puis dévier la coulée de lave. Et face à la trajectoire inexorable de la comète de *Deep Impact* (1998), une mission spatiale est préparée en secret avant d'en avertir la population. À chaque fois, ces films mettent en scène des hommes pressés par des événements inattendus mais qui, loin de paralyser leur action, semblent au contraire la motiver.

La question n'est donc pas d'agir – cela est naturel aux hommes – mais de penser comment cette action peut effectivement avoir lieu, c'est-à-dire avoir des effets dans le monde. Comme nous avons essayé de le montrer, cela revient à poser la question : que faire de nos accidents ? Car, qu'on le veuille ou non, les avancées de la globalisation, du numérique ou du changement climatique par exemple, qui sont quelques uns des grands accidents de notre XXI^e siècle, ne nous attendent pas. À charge pour nous d'en faire quelque chose d'intéressant, de constructif. La globalisation peut être un facteur de stabilité et de progrès, le numérique peut améliorer la vie humaine, et le changement climatique peut être une opportunité de prise de conscience pour modifier notre rapport à la nature. Comprendre et analyser ces phénomènes constamment doit nous y aider. De même qu'il existe au niveau international le Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC) et son pendant en institution, les Conférences des parties (COP) de l'Organisation des Nations Unis, il est sans doute souhaitable de renforcer ou de mettre en place des observatoires internationaux de la globalisation et du numérique avec des institutions mondiales réformées (Organisation Mondiale du Commerce) ou nouvelles (régulation du numérique au niveau mondial) pour faire face aux défis de ces transformations. Il appartiendrait ensuite à chaque pays et chaque région du monde de décliner ses analyses au niveau local.

*

Il semble donc qu'une réflexion prospective au XXI^e siècle ne pourra pas faire l'économie d'une analyse du présent. Dans cette perspective, il est sans doute indispensable que chacun puisse apporter son expérience sur ce que nous vivons collectivement afin de construire le plus possible de consensus sur ce qui est en train de se passer. Car, en cette matière, en plus des nécessaires expertises, la cohorte des vécus est une richesse. Être attentif à notre présent doit pouvoir révéler nos possibilités d'action, rendre visibles les risques comme les opportunités d'un monde immédiat qui défie notre capacité d'adaptation, mais nous rattache en même temps à ce que nous avons toujours été : des êtres d'action.

Références bibliographiques

Baumard Philippe (2012), *Le vide stratégique*, CNRS Éditions.

Berger Gaston (1957), « L'accélération de l'histoire et ses conséquences » in : Berger Gaston ; De Bourbon-Busset Jacques ; Massé Pierre (2008), *De la prospective. Textes fondamentaux de la prospective française 1955-1966*, L'Harmattan, page 66.

Berger Gaston (1958), « L'attitude prospective » in : Berger Gaston ; De Bourbon-Busset Jacques ; Massé Pierre (2008), *De la prospective. Textes fondamentaux de la prospective française 1955-1966*, L'Harmattan, page 81.

Bergson Henri (1941), *L'évolution créatrice*, Presses Universitaires de France, édition « Quadrige », 2003.

Conseil économique et social (1998), Bailly Jean-Paul (rapporteur), « Prospective, débat, décision publique », Journal officiel de la République française, avis et rapports du Conseil économique et social.

Darasse Henri (2014), *Soulagés, la peinture. Poétique de l'accident*, Lucie Éditions.

Foucault Michel (1969), *L'archéologie du savoir*, Editions Gallimard.

France Stratégie (2016), « L'effet de l'automatisation sur l'emploi : ce qu'on sait et ce qu'on ignore », Note d'analyse n°49, Juillet 2016.

France Stratégie (2017), « Dynamique de l'emploi et des métiers : quelle fracture territoriale ? », Février 2017, Note d'analyse n°53, Février 2017.

GIEC (2014), *Changements climatiques 2014 : Rapport de synthèse. Contribution des Groupes de travail I, II et III au cinquième Rapport d'évaluation du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat* (Sous la direction de l'équipe de rédaction principale, R.K. Pachauri et L.A. Meyer), GIEC, Genève, Suisse, 161 p.

Jullien François (1996), *Traité de l'efficacité*, Éditions Grasset & Fasquelle.

Keynes John Maynard (1919), *Les conséquences économiques de la paix*. Édition électronique réalisée dans le cadre de la collection: « Les classiques des sciences sociales », traduction française de Paul Frank, 1920, Paris, Éditions de la Nouvelle Revue française. En ligne: http://classiques.uqac.ca/classiques/keynes_john_maynard/consequences_paix_1/paix_1.html

Sassen Saskia (2009), *La globalisation. Une sociologie*, Éditions Gallimard.

Virilio Paul (1996), *Un paysage d'événements*, Éditions Galilée.

